

## Comptes rendus

S. GSELL, G. MARÇAIS, et G. YVER. — *Histoire d'Algérie*. — Paris, Boivin, 1927. 1 vol. in-12°, 327 pages, 16 planches illustrées.

Ce livre fait partie de la collection *Les vieilles provinces de France*, publiée sous la direction de A. Albert-Petit. Malgré son apparence modeste, il doit à la compétence et à l'autorité des trois historiens qui ont collaboré à sa rédaction, d'être « une œuvre de première main », ainsi qu'elle est justement qualifiée dans l'avant-propos.

Aux trois grandes périodes de l'histoire d'Algérie correspondent trois livres, justement proportionnés, sur l'Algérie dans l'antiquité (p. 1-82), l'Algérie musulmane (p. 83-189), l'Algérie française (p. 191-322).

*L'Algérie dans l'antiquité*, par Stéphane Gsell, est une réédition d'une brochure publiée sous les auspices du Gouvernement Général de l'Algérie, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900. Le succès qu'elle avait obtenu avait engagé l'auteur à en donner, en 1903, une réimpression, non sans y avoir apporté des remaniements. Est-il besoin d'ajouter que, cette fois encore, on trouvera quelques corrections, quelques atténuations ou quelques précisions, suggérées par les scrupules du savant ou par les résultats des derniers travaux, et aussi quelques additions inspirées par les récentes découvertes des archéologues. Des divisions logiques et claires rendent particulièrement facile la lecture des chapitres où les faits, nombreux sans surcharge, précis toutes les fois qu'ils peuvent l'être, sont toujours habilement choisis et groupés pour étayer quelques idées nettes qui s'imposent à la mémoire et à la réflexion.

Et tout d'abord, il apparaît que Rome a trouvé, dans le pays qui est notre Algérie, un terrain déjà préparé, non point « une contrée barbare », mais « des villes prospères et beaucoup de terres cultivées », « un corps déjà vigoureux » et non pas « un cadavre ». Pour ne pas parler de la préhistoire, dont quelques lueurs laissent soupçonner des influences égypt-

---

(1) Stéphane Gsell, *L'Algérie dans l'antiquité*, nouvelle édition revue et corrigée (Alger, Adolphe Jourdan, 1903, 1 vol. in-12, 150 p. et une carte).

tiennes, les premières clartés de l'histoire nous montrent la domination de Carthage solidement assise sur le littoral, moins effective dans l'intérieur du pays, où subsistent des royaumes berbères, parfois plus étendus vers l'ouest que notre Algérie, mais qui ne sont guère que « de vastes mosaïques de groupes distincts ». La Berbérie paraît déjà vouée au morcellement politique. La civilisation punique a, en tous cas, apporté aux Berbères sa langue, sa religion, son agriculture et son industrie ; elle leur a transmis également les emprunts nombreux qu'elle avait faits à la Grèce.

Rome, qui a attendu deux siècles pour ajouter à la Proconsulaire, après la Numidie, la Maurétanie Césaréenne, a délaissé les massifs montagneux, les diverses « Kabylies », qui restent pour les Berbères des noyaux de résistance. Préoccupée d'être « leur éducatrice, plus par l'ascendant qu'elle exerça sur eux que par la contrainte », elle a confié à une seule légion le soin de garder et de défendre trois provinces ; cette petite armée, devenue purement africaine est de plus en plus envahie par des « Barbares » indigènes ou étrangers. Ce sont là les points faibles de la domination romaine ; le christianisme, qui a donné à l'Afrique impériale une très grande place dans l'Occident, a contribué par ailleurs à saper la puissance de Rome et a même aggravé la décadence matérielle, conséquence de l'anarchie du III<sup>e</sup> siècle.

Il n'y a donc plus aucune force capable d'arrêter les Vandales, qui ne laissent guère que des ruines et favorisent la ruée des Berbères de la montagne sur les belles cités des plaines. L'œuvre des Byzantins, qui veulent être cependant des restaurateurs, sera plus incomplète encore que celle des Romains. La civilisation latine, malgré les efforts de l'Eglise d'Afrique, sombre avec la venue des Arabes, ne laissant plus dans le monde berbère que « quelques misérables épaves d'un grand naufrage ». L'Afrique du Nord est désormais, et pour longtemps, incorporée au monde de l'Islam, c'est-à-dire à l'Orient.

Cette courte analyse ne peut donner une idée des mérites du récit, que l'auteur a su rendre très concret et très vivant, par le choix des détails et par quelques citations d'écrivains anciens ou de textes épigraphiques. Ainsi le lecteur trouvera-t-il dans ces chapitres une succession de petits tableaux nettement dessinés, où il suivra sans peine le développement et les vicissitudes des civilisations anciennes de l'Algérie.

*L'Algérie musulmane*, que nous présente G. Marçais est celle qui, depuis la conquête arabe du VIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à notre débarquement de 1830, n'a connu véritablement d'autres maîtres que des chefs d'états musulmans, royaumes et empires. La tâche était difficile, de condenser en une centaine de pages, l'histoire de plus de onze siècles, sans faire de cet

exposé, ni un résumé sec et indigeste, ni une dissertation vague et abstraite. L'auteur a parfaitement évité ces deux écueils. Il faut le féliciter d'avoir dégagé l'armature de cette histoire, considérée communément comme une des plus confuses, et d'avoir consacré son principal effort à décrire les divers modes de cette civilisation musulmane, dans ses institutions religieuses, politiques, administratives et militaires, dans sa vie matérielle, dans ses préoccupations intellectuelles et artistiques. On lui saura gré notamment de nous avoir donné des capitales de la Berbérie, Achir, la Qal'a, Bougie, Tlemcen, des esquisses à la fois rapides et suffisamment précises, où l'on se plaît à retrouver une main particulièrement experte.

Dans cette période musulmane, il n'y a pas « d'Algérie », au sens politique du mot, jusqu'au jour où deux aventuriers levantins, 'Arroûj et Khayr-ed-dîn fondent le royaume dont Alger devient la capitale. Encore les Berbères des massifs montagneux resteront-ils, sous le régime turc, dans un état perpétuellement voisin de la « dissidence ». L'histoire de l'Algérie est donc, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, partie intégrante de celle de la Berbérie, dont le centre de gravité se déplace, au XII<sup>e</sup> siècle, de la partie orientale de l'Ifriqya, vers l'ouest, vers le Maghreb marocain. Entre ces deux grandes phases, un événement de première importance, l'invasion hilalienne, qui déverse sur la Berbérie par flots successifs, tout un peuple d'Arabes nomades : les conditions de la vie politique en sont modifiées, c'est un désastre économique et c'est « la faillite de la culture élaborée en Berbérie orientale au cours des trois derniers siècles ».

Il y a cependant quelque chose qui ne change pas : les questions religieuses restent toujours au premier plan. « Elle semblent même dominer toutes les autres à l'époque des Almoravides et des Almohades (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle). « Almoravides et Almohades sont des sectes avant d'être des empires ». Les Berbères, qui ont résisté fortement à la conquête arabe, trouvent dans l'hérésie musulmane une forme d'indépendance. Après le royaume de Tahert, curieuse « théocratie égalitaire » et puritaine du Khârijisme Abâdhite, le khalifat chiite des Fâtimides est fondé avec le concours armé des Kotâma et des Canhâja berbères. Achir des Benî Zirî, devient la forteresse principale d'une « marche » qui défend le Maghreb central contre d'autres Berbères, les Zenâta, soutiens des Khalifes Omeiyades de Cordoue. Le morcellement de l'empire Fâtimide s'aggrave par les délégations de commandements ; après les Zirides, ce sont les Benî Hammâd, qui constituent le royaume dont la capitale, la Qal'a jette à la fin du XI<sup>e</sup> siècle un certain éclat artistique, reflet, sans doute, de l'art oriental, égyptien et surtout persan.

Royaumes éphémères, auxquels il manque toujours une solide organisation militaire ; les tribus « maghzen » des Hilâliens ne suffiront pas à leur défense contre les Almoravides et les Almohades. Ces deux invasions successives ne sont plus seulement des incursions de pillards ; elles symbolisent la revanche de l'orthodoxie contre l'hérésie, de même temps que la réaction de l'Islam contre la « reconquista » espagnole. Ibn-Yâsin et son disciple Ibn-Tâchfin, le moine-soldat, représentent le pur esprit du malékisme. 'Abd-el-Moûmin a reçu de Ibn-Toûmert la doctrine de Ghazali ; il est à la fois « un conquérant, un organisateur et un pontife ». L'empire Almoravide, dont les limites ne dépassent pas Alger à l'Est, dure à peine 70 ans ; celui des Almohades, dont les forces sont absorbées par la guerre en Espagne, ne peut maintenir son unité, qui a embrassé un moment toute la Berbérie. Du moins, l'Algérie, partagée entre ses successeurs, l'état 'Abd-el-Wâdite d'origine zenatienne et l'état Hafside, entre le royaume de Tlemcen, qu'absorbent un moment les Mérinides de Fès et celui de Tunis dont dépend Bougie, dernier repaire des Benî-Hammâd, subit par l'ouest, par Tlemcen, l'influence de la culture intellectuelle et artistique andalouse. Ainsi la civilisation musulmane berbère du Maghreb central n'aura-t-elle connu, jusqu'à sa dernière heure, que des reflets d'une civilisation étrangère : la Perse, l'Égypte, Cordoue, Séville, Grenade en sont les inspiratrices.

On ne reprochera pas à l'auteur d'avoir donné trop peu de place à l'Algérie turque : réduisant au minimum le récit des événements dont est faite l'histoire sanglante des beglier-beys, des pachas, des aghas et des deys, il a préféré présenter un tableau des institutions de la Régence et des procédés du gouvernement de ses maîtres, en particulier de leur politique à l'égard des marabouts. On y trouvera une description vivante d'Alger, de sa population, et pour terminer, une histoire de la course, où sont notées les réactions qu'elle a déterminées de la part des puissances européennes et la décadence irrémédiable de cet état qui « n'a conçu l'administration de l'Algérie que comme une exploitation fiscale ».

*L'Algérie française*, par G. Yver, est un exposé qui peut être divisé en deux parties : la conquête d'une part, et de l'autre l'organisation et le peuplement. Ici les événements de guerre, que les autres auteurs ont avec raison présentés rapidement, devaient prendre une place plus large : toute l'histoire du passé ne démontre-t-elle pas que la faiblesse militaire des royaumes et des empires qui se sont succédé en Algérie a été la première cause de leur écroulement. Il appartenait à la France de fonder enfin une domination solidement assise, dont la durée serait garantie d'abord par le respect de la force. Cette histoire est par ailleurs trop étroi-

tement liée à celle des diverses conceptions du rôle à jouer dans ce pays et de l'étendue même de ce rôle pour qu'on néglige d'en comprendre les phases et les vicissitudes. L'auteur lui a donc donné le développement qu'elle méritait. Il a, par ailleurs, consacré à l'œuvre pacifique de la France, colonisation, transformation économique, peuplement européen, politique indigène, institutions algériennes, des chapitres substantiels où, derrière les faits, on discerne clairement les méthodes et les problèmes. Le tout est présenté dans une forme sobre, nette, précise, parfaitement adaptée à l'esprit de ce livre, et avec une autorité que seules peuvent conférer une connaissance approfondie de cette histoire, une documentation longuement accumulée et passée au crible de la critique la plus sûre.

Le récit des phases successives de la conquête a été fait avec un souci constant de donner aux événements leurs valeurs relatives, d'en montrer le véritable sens, de couper les énumérations de faits par des narrations très vivantes, de mettre en relief les conceptions politiques et militaires des chefs, sans oublier les résistances des gouvernements et du parti « anti-coloniste », ni les préoccupations de la politique étrangère, et partout de faire une mise au point que l'ignorance des documents, la fantaisie ou même la partialité de certains auteurs ont rendue nécessaire. Les origines et le but de l'expédition de 1830, les projets grandioses de Clauzel, le traité Desmichels, les conclusions de l'enquête de 1833, les instructions données à Danrémont, la mission de Bugeaud et le traité de la Tafna, les illusions sur les sentiments et les projets d'Abd-el-Kader, les causes de la retraite de Bugeaud, celles de l'insurrection de 1871, l'entraînement de nos armées vers les régions sahariennes, comme aussi en Tunisie et au Maroc: ce sont là autant de petits problèmes historiques auxquels l'auteur a donné en quelques mots les solutions les mieux fondées, sans craindre de glisser dans son récit quelques textes courts ou quelques fragments de textes qui lui donnent la solidité et la valeur d'un travail de première main.

Après la conquête — ou plutôt au fur et à mesure qu'elle était poursuivie — la colonisation suivait comme corollaire « entreprise difficile et longtemps contrariée par des causes diverses, état de guerre, connaissance insuffisante du pays et surtout peut-être incertitude sur le but à atteindre et sur les méthodes à employer ». On lira avec plaisir les pages que l'auteur n'a pas manqué de consacrer à la colonisation libre, moins connue que la colonisation officielle. Un excellent chapitre sur la transformation économique de l'Algérie lui a fourni l'occasion de grouper quantité de faits bien ordonnés qui justifient sa conclusion: « L'Algérie apparaît de plus en plus comme un placement de père de famille ». La question délicate

du peuplement européen est traitée avec une sincérité qui conduit l'auteur à une heureuse distinction du « séparatisme politique », « danger chimérique », et du « séparatisme moral » qui « peut être évité ». Non moins brûlante était celle de la politique indigène, tant de fois discutée, et rarement sans partialité. La « politique d'association » a fini par prévaloir depuis un quart de siècle sur la « politique d'assimilation », fertile en mécomptes. « L'amélioration de la condition matérielle et morale des indigènes constitue l'un des articles fondamentaux du programme ». Quant aux institutions administratives de l'Algérie, elles sont un compromis entre la tendance « centralisatrice » et la tendance « particulariste » : œuvre provisoire sans doute, ajoute l'auteur avec raison.

Il appartenait à G. Yver d'écrire les dernières lignes du livre. On se ralliera sans peine à sa conclusion. L'œuvre des devanciers de la France en Algérie était incomplète. Elle a d'abord réalisé la conquête et la pénétration du pays tout entier, ce que n'avait vraiment fait aucun d'eux, même les Romains ; elle a brisé par suite les noyaux de résistance, dont le danger renaissait à chaque crise. Nous ajouterons : elle tient fortement le pays. « Elle a ouvert à la civilisation moderne un monde encore plongé dans une demi-barbarie... Le succès matériel ne saurait être contesté, les résultats intellectuels et moraux apparaissent peut-être moins satisfaisants ». Mais « soixante ans à peine se sont écoulés après l'achèvement de la conquête ».

En résumé, livre excellent, intéressant, et qui, d'un bout à l'autre, instruit et invite à réfléchir — c'est un des meilleurs éloges qu'on puisse lui décerner. Il s'adresse au grand public, aux étudiants et aussi à des lecteurs plus avertis. On nous permettra de regretter qu'une trop grande confiance ait été accordée aux connaissances géographiques de la majorité des lecteurs. Les illustrations bien choisies et bien venues auraient été heureusement complétées par deux ou trois petites cartes. C'est peut-être beaucoup demander à un éditeur, par ces temps d'imprimerie chère.

R. LESPÈS.

---

A. KAMMERER. — *Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie*. — Paris, Geuthner, 1926, in-8°, 196 pages.

M. Kammerer s'adresse au lecteur cultivé, non au spécialiste et se borne à exposer les résultats obtenus par les savants. Mais on trouvera notamment dans son livre la première traduction française des célèbres inscriptions d'Aksum, une étude sur les monnaies de l'Abyssinie antique — aucun travail de ce genre n'avait paru depuis 1886 — et une dissertation sur les

mégalithes récemment découverts dans l'Abyssinie méridionale par le P. Azais.

Outre un fond de populations nègres, l'Abyssinie fut tout d'abord habitée par certaines tribus kouschites (c'est-à-dire nubiennes) apparentées aux Egyptiens. Mais, de très bonne heure, avant l'intervention d'éléments judaïques, se produisirent des immigrations arabiques : Sabéens (particulièrement Habasat) et, plus tard, Géez qui fournirent le dialecte du même nom, devenu la principale des langues abyssines.

Donc la formation de l'antique royaume abyssin, connu sous le nom de royaume d'Aksum, semble due aux Arabes du Sud : ceux-ci apportèrent la civilisation au pays qu'ils envahissaient ; le royaume d'Aksum devait durer des siècles et mêler son histoire à celle de Rome et de Byzance ; et l'on a dit à juste titre que, mis à part le Nord de l'Afrique, l'Abyssinie est le seul pays de ce continent qui possède une histoire à peu près suivie.

Le choc en retour — expédition en Arabie — eut lieu, semble-t-il, au premier siècle avant le Christ, lorsque Habasat, Géez et aborigènes s'étant fondus en un bloc ethnique, les rois d'Aksum purent songer à une politique d'expansion et peut-être aussi de police de la mer. Peu après (en 24 avant le Christ), Auguste envoyait le préfet d'Egypte, Gallus, à la recherche de la route des Indes, route déjà cherchée par les navigateurs des époques pharaonique et ptolémaïque : on trouvera en appendice l'extrait de Strabon, relatif à la stérile expédition de Gallus. D'autre part, l'inscription d'Adulès, conservée par Cosmas Indicopleuste, nous renseigne sur une autre guerre menée en Arabie par un des rois d'Aksum : les Abyssins devinrent alors maîtres de l'Arabie méridionale. Enfin, l'inscription d'Ezana établit que son auteur conduisit, vers le III<sup>e</sup> ou le IV<sup>e</sup> siècle, une expédition au Nord, contre le vénérable royaume de Méroé (la Nubie, l'Ethiopie antique), dont les rois avaient fourni à l'Egypte, avant d'être chassés par Assourbanipal vers 660, une de ses dynasties, la XXV<sup>e</sup> ; alors morcelé entre plusieurs tribus indépendantes, le pays offrait une proie facile et les Abyssins entraient ainsi en contact avec une civilisation qui, malgré son abaissement, restait supérieure à la leur.

Ezana, contemporain de Constantin, fit du christianisme la religion officielle de ses états ; sous son long règne eurent lieu de nombreuses guerres qu'il commémora par des inscriptions triomphales (traduites dans l'ouvrage). Quant au christianisme, il avait été introduit par le Syrien Frumentios (St. Frumence), que le patriarche d'Alexandrie nomma ensuite évêque d'Abyssinie vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle ; dans les premières années du siècle suivant, la vie monastique et la liturgie monophysites s'organisèrent définitivement en Abyssinie.

Le VI<sup>e</sup> siècle est celui de la lutte décisive entre Abyssins et Arabes du Sud. Elle eut pour point de départ un massacre de chrétiens ordonné par le roi himyarite Dhou-Nowas qui professait le judaïsme ; les chrétiens de l'Yémen, trop éloignés de Byzance, demandèrent secours aux Abyssins ; sur l'ordre du roi Kaleb, ceux-ci conquièrent l'Yémen qui fut gouverné par un vice-roi ; le second de ces vice-rois, Abraha, dirigea contre La Mecque une expédition malheureuse ; les Arabes n'en appelèrent pas moins à leur aide les Sassanides qui intervinrent, mais pour réduire l'Yémen en satrapie persane. Malgré une alliance conclue entre Byzantins et Abyssins, les Perses l'emportèrent et conquièrent toute l'Arabie. Quelques années après, ils étaient rejetés dans leur pays et définitivement vaincus par les armées de l'Islam. La conquête musulmane coupa d'autre part toute communication entre le monde civilisé et l'Abysinie qui s'endormit alors pour des siècles.

Les documents relatifs à la civilisation aksumite — Aksum resta capitale jusqu'au X<sup>e</sup> siècle — sont de plusieurs sortes : 1<sup>o</sup> Inscriptions (rédigées d'abord en grec, en sabéen, puis en vieil-abysin, et donnant les noms des dieux du paganisme abyssin) ; 2<sup>o</sup> Monuments (vestiges de palais royaux, temples, hypogées, hautes stèles funéraires, trônes ou chaires de pierre et, plus tardivement, églises chrétiennes monolithes de Lalibala) ; 3<sup>o</sup> Monnaies (à légendes grecques, puis abyssines). Un grand nombre de ces documents sont reproduits dans l'ouvrage de M. Kammerer qui joint à un texte clair et attrayant, une cinquantaine de planches et cartes bien choisies.

Henri MASSÉ.

---

H. A. R. GIBB. — *Arabic Literature, an introduction.* — London, Oxford, Univ. Press, Milford, 1926, in-12<sup>o</sup>, 128 pages.

La Revue signalait naguère *The Arab conquest in Central Asia*, de M. Gibb. Dans les premières pages de ce nouvel ouvrage, il examine les conditions générales du développement de la littérature arabe ; il indique quelle place occupe la langue arabe dans le groupe sémitique et caractérise — un peu sommairement peut-être — la poésie antéislamique. Vient ensuite la période d'expansion intellectuelle qui coïncide avec les conquêtes (622-750). A cette période succède l'âge d'or qui commence à l'avènement des Abbassides : de 750 à 813, la philologie, la science des traditions, l'histoire s'organisent, tandis que les traditions assouplissent la prose et qu'un style nouveau se manifeste en poésie ; de 813 à 847, essor des



sciences et de la pensée libre ; de 847 à 945, réaction orthodoxe contre le rationalisme et le mysticisme, codification des traditions relatives au Prophète, développement de l'histoire et de la géographie ; enfin, à partir de 945, par suite de l'influence politique persane qui domine les Califes, Bagdad cesse d'être la métropole intellectuelle de l'Islam : Alep, Bokhara, Nichapour, Ghazna, Le Caire, Cordoue deviennent capitales intellectuelles. En 1055, les Turcs Seldjoukides remplacent les Persans auprès des Califes : c'est l'âge d'argent qui se prolongera jusqu'à la conquête de l'Asie occidentale par les Mongols (1258) : période d'instabilité politique ; prépondérance des théologiens et développement des universités. De 1258 à 1800, l'Egypte et la Syrie deviennent le centre de l'intellectualisme arabe.

Bien entendu, ce mince volume ne renferme qu'une esquisse historique de cette littérature si touffue. Mais il convenait d'en louer l'élégance et la clarté.

Henri MASSÉ.

---

Prosper DORBEC. — *Eugène Fromentin*. — 1 vol. de la collection *Les grands artistes*. H. Laurens, édit., Paris, 1926.

Il était utile que l'on reprît et mît à jour le travail de Louis Gonse, et ce volume de M. Dorbec contribue à nous faire mieux connaître un peintre que l'on est aujourd'hui tenté de négliger dans l'histoire de l'art du XIX<sup>e</sup> siècle. Entre les brillantes évocations de Delacroix ou les étonnantes études de lumière et de caractère que nous devons à l'école contemporaine, il faut bien avouer que l'œuvre d'un Eugène Fromentin s'estompe quelque peu. La gloire de l'écrivain a d'ailleurs fait tort à celle de l'artiste ; il était à souhaiter que l'on fût un peu plus juste à l'égard de cette dernière, et il faut remercier M. Dorbec de nous avoir donné les éléments d'appréciations un peu moins sévères.

Fromentin a su parfaitement analyser ce qui caractérise essentiellement la lumière du Sud algérien ; cette lumière si décevante, d'une qualité si particulière, qui « n'éblouit jamais, fortifie les yeux et porte au fond de l'âme je ne sais quelle sérénité ». Lorsqu'il arrive à Alger, il reconnaît tout de suite ce qu'a d'artificiel « l'orientalisme » d'un Marilhat ou d'un Decamps, et il éprouve une impression analogue à celle de Delacroix : « Il faut changer décidément sa palette ; le gris, voici l'avènement et le triomphe du gris. Tout est gris, depuis le gris froid des murailles, jusqu'aux gris puissants et chauds

des terrains et des végétations brûlées ». Paroles d'une vérité profonde, auxquelles les œuvres admirables d'un Albert Marquet ont donné, au XX<sup>e</sup> siècle, toute leur signification.

Il est certain que Fromentin a compris l'intérêt, la nouveauté de la nature et de l'atmosphère d'Algérie. Mais il l'a compris dans ses livres beaucoup plus que dans ses peintures. Ayant parfaitement saisi ce qui faisait la grandeur du pays qui l'avait si rapidement conquis, il ne fut ensuite qu'un médiocre réalisateur. Son talent pictural, qui manquait essentiellement de vigueur, fut encore affaibli par une forte culture classique, qui lui offrait sans cesse des exemples qu'il était tenté d'imiter. Il se sent étranger à tout ce qui ne correspond pas exactement à son idéal esthétique. Il réfléchit longuement avant de peindre, et on ne saurait trouver dans son œuvre une seule notation spontanée, analogue à celles dont Delacroix bourra ses carnets de voyage. Il reconnaît lui-même, dans une de ses lettres à Paul Bataillard, ce qui reste son principal défaut : « Je sais saisir et rendre le caractère ; quant à la conception, j'ai tout à faire ; et puis c'est sec, inanimé comme des poupées de bois ; il y manque le laisser-aller, l'accent de la vie. Enfin, chose non moins grave, je vois joli et pas grand ; c'est peut-être de tous mes défauts celui qui me désole le plus, parce que c'est un défaut de nature qui ne sera jamais tout à fait corrigible ». Son ami Armand du Mesnil discernait aussi exactement ce qui affaiblissait son talent : la prédominance de l'élément intellectuel : « tous les efforts que tu as dépensés, lui écrivait-il, ont moins tendu à donner plus d'accent à tes qualités, à les développer, qu'à en acquérir de nouvelles, qui trop souvent étaient les négations des tiennes propres ».

Fromentin a compris la grandeur du spectacle africain ; mais il fallait une autre technique et un autre élan pictural que les siens pour donner une idée de cette grandeur. De ses voyages, il a rapporté des notations jolies, où il y a de l'élégance, de la subtilité dans certains accords de tons, mais qui ne donnaient pas la grande leçon des impressions africaines d'un Delacroix ou d'un Chassériau. Les souvenirs des musées encombrèrent aussi son esprit ; il subit tour à tour l'influence de Marilhat, et celles de Théodore Rousseau et de Corot ; tout cela finit par empêcher son œil de peintre de voir la nature algérienne dans toute son originalité.

J. ALAZARD.

---

Georges HARDY. — *L'art nègre. — L'art animiste des Noirs d'Afrique.* — Collection *Art et religion*. H. Laurens, édit., Paris, 1927.

Chez les Noirs d'Afrique, les religions fourmillent, assez différentes les unes des autres ; elles semblent cependant avoir un fond commun ; il y a, comme le disait un missionnaire, le R. P. Baudin, « sous l'extérieur grossier et repoussant du fétichisme, un enchaînement de doctrine, tout un système religieux où le spiritualisme tient la plus grande place. » N'y cherchez d'ailleurs ni monothéisme, ni polythéisme, ni totémisme : ce qui est essentiel, c'est le culte des esprits, esprits des ancêtres ou esprits des forces naturelles ; le nom d'animisme que lui donne M. Georges Hardy lui convient ainsi parfaitement. Cela se complète par les pratiques de magie, et par l'organisation de sociétés secrètes qui ont pour objet « d'enchaîner » une « puissance » déterminée (le même fidèle pouvait appartenir à plusieurs associations, afin d'enchaîner plusieurs puissances qui l'intéressent à la fois).

L'art nègre est fonction de ces diverses conceptions religieuses. C'est le culte des ancêtres beaucoup plus que celui des forces de la nature qui inspire les œuvres d'art les plus curieuses du centre de l'Afrique : statues, bas-reliefs d'autel, masques dont se parent les membres des sociétés secrètes ; la sculpture et l'art décoratif sont en honneur, alors que la peinture et l'architecture sont des formes d'art à peu près inexistantes.

Le souci religieux y est prédominant, exclusif. M. Hardy fait remarquer avec raison qu'en d'autres pays, l'Égypte par exemple, l'art, tout en étant asservi à la religion, s'est dégagé de formules mesquines et s'est vite développé selon un rythme de grandeur ; « il n'est pas resté secret et petit » comme celui que l'Europe vient de découvrir. Remarquons du reste, qu'il y a chez les Noirs d'Afrique un minimum de sens esthétique ; il se manifeste dans l'arrangement même de leurs demeures ; tandis que le Berbère se résigne si aisément à la crasse, dans des villages dont « les mieux bâtis ont toujours un air de campements misérables », il est rare qu'un village noir ne séduise pas par la netteté de ses « carrés » soigneusement balayés, par la coquetterie de ses intérieurs où tous les objets ont une place, par un air d'intimité tout idyllique. (p. 77-78).

Comme le démontre clairement M. Georges Hardy, l'art nègre est avant tout un art social ; il ne laisse guère de place au développement de l'originalité individuelle ; peut-être dans le Bénin et le Dahomey trouve-t-on quelques manifestations d'art libre ; mais c'est en général le tempérament d'une race qui s'extériorise en ces sculptures de petite dimension où les

thèmes sont traités selon une tradition immuable. L'art nègre, qu'admirent tant d'esthéticiens contemporains, est d'ailleurs un art du passé. « Aujourd'hui, après un siècle de luttes entre l'Afrique et l'Europe, c'est le vide ou à peu près ». M. Hardy ne croit pas cependant une renaissance impossible ; un jour viendra sans doute où l'individu ne sera plus soumis si rigoureusement à l'emprise du clan, « où l'artiste se substituera à l'artisan ». C'est l'impression qu'a retirée M. Hardy d'une longue fréquentation des civilisations primitives ; et c'est la conclusion qu'il donne à une étude très documentée, riche en aperçus originaux et pénétrants.

J. ALAZARD.

---

André SIEGFRIED. — *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*. — 1 vol. in-8°, 362 pages. A. Colin, édit., Paris, 1927.

C'est le volume le plus intelligent et le plus complet qui ait été écrit, depuis bien des années, sur la « démocratie » américaine. M. Siegfried qui a fait plusieurs voyages aux Etats-Unis tient à faire œuvre moins de documentation que d'observation : son livre qui apparaît comme un peu compact au premier abord est au fond très vivant, plein de vues intéressantes. Cette vie mystérieuse d'Amérique, que les Occidentaux ne voient qu'à travers des procès relents comme celui de la doctrine darwinienne en 1925, s'éclaire lorsqu'on analyse la formation même du peuple américain, et que l'on comprend l'importance du facteur religieux dans l'existence collective de ce peuple si mêlé, qui cherche anxieusement son unité politique et sociale.

Aussi bien l'idée de nation se cristallise-t-elle autour de l'idée religieuse, et c'est ce qui explique la nature — et la violence — de la résistance puritaine contre l'influence de la religion catholique, refuge des immigrants. L'Etat et la religion ne sont nullement séparés, bien au contraire, et « l'indifférence officielle en matière religieuse qui caractérise notre laïcisme paraîtrait encore aujourd'hui presque scandaleuse à la majorité des Américains ». La prohibition semble avant tout un phénomène d'ordre religieux ; c'est une offensive du bloc anglo-saxon qui veut convertir l'immigré à la morale puritaine.

L'Américain de race blanche — surtout celui qui est de souche anglo-saxonne — regarde avec mépris tout ce qui n'est pas de même origine que lui ; les hommes de couleur sont pour lui d'une essence très inférieure et, dans toutes les provinces du Sud, les nègres sont véritablement tenus en laisse. Le Ku Klux Klan fut, à l'origine, une association de défense

des blancs contre les noirs et, malgré une certaine apparence de libéralisme, les provinces du Nord sont presque aussi féroces dans leur haine... « L'Amérique aux vieux Américains » devient le programme politique par excellence ; on pourrait y ajouter l'hostilité contre tout ce qui vient de l'Europe catholique. « L'avenir national ne peut se concevoir, dit M. Siegfried, en dehors d'une certaine race, avec sa religion, sa loi morale propre, sa tradition exclusive ; la nation n'appartiendrait qu'à ceux qui sont nés dans la lignée de ses fondateurs ; ce n'est plus une question d'adoption mais de naissance ; on est ou on n'est pas de la famille ». Cependant, il y a ceux qui ne veulent pas de l'exclusif idéal anglo-saxon, et qui sont venus chercher aux Etats-Unis tout autre chose que la tradition puritaine. Ils luttent sourdement contre les vieux Américains, pour la création d'une Amérique nouvelle, celle dont Waldo Franck a défini l'esprit dans son livre *Our America*.

La deuxième et la troisième partie du volume de M. Siegfried sont consacrées à l'étude de l'organisation politique et économique des Etats-Unis. Tout ce qui concerne le Standard of living, la hausse des salaires, la politique monétaire y est présenté avec une remarquable netteté. Des considérations opportunes sur l'entrée de l'Amérique dans le conflit européen expliquent surabondamment l'actuelle mentalité d'un peuple qu'enorgueillit sa formidable puissance économique. La déclaration de guerre fut faite au nom d'un impératif catégorique ; aussi bien lorsqu'après la paix, les Français s'adressèrent aux Américains, ils ne trouvèrent plus des alliés « mais des juges faisant pleuvoir leur impartialité sur les vainqueurs comme sur les vaincus ».

J. ALAZARD

---

Emile MALE. — *Art et artistes du Moyen-Age*. — 1 vol. A. Colin, édit., Paris, 1927.

En ce volume de présentation élégante, M. Emile Mâle a réuni plusieurs articles célèbres, que publièrent autrefois la *Revue des Deux Mondes*, la *Gazette des Beaux-Arts* et la *Revue de l'Art*. On les relit avec joie ; malgré la variété des sujets qui y sont traités, on les sent dominés par la doctrine qui anime les trois livres consacrés à l'Art religieux du Moyen-Age. Les pages qui étudient l'art de Jean Bourdichon sont parmi les plus délicates et les plus fines qu'ait écrites l'éminent historien de l'art. Celles où il fait revivre notre admirable passé gothique, à propos de Reims, du portail de Senlis ou du Mont Saint-Michel, sont d'une belle ordonnance ; la sûreté de l'information égale la beauté de la forme. En outre,

nul, on le sait, n'a analysé avec autant de netteté et de subtilité les rapports de l'art arabe et de l'art roman ; et l'on est heureux de retrouver l'une à côté de l'autre, l'étude sur la Mosquée de Cordoue et les églises d'Auvergne, et celle qui concerne l'Espagne et l'art arabe.

M. Mâle limite au décor l'influence des pays d'Islam. « Les Arabes qui ne voulaient pas leur mosquée n'avaient pas grand'chose à apprendre à nos architectes du XII<sup>e</sup> siècle, déjà si savants. Mais les Arabes avaient le génie du décor, et ils savaient mettre dans leurs gracieuses fantaisies un charme irrésistible ». C'est ce charme que l'on retrouve dans certaines églises du Velay, et en particulier à Notre Dame du Puy, sur laquelle M. Mâle a écrit des pages définitives. S'appuyant sur un passage du *Speculum morale* de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, il montre que les Arabes d'Espagne envoyaient fréquemment des offrandes à la Vierge du Puy. Et, dans une page lumineuse, il indique pourquoi tant d'églises de l'Auvergne et du Velay ont un parfum d'Orient : « Si des Arabes sont venus au Puy, écrit-il, il n'est pas invraisemblable que des Chrétiens soient allés à Cordoue. On ne peut expliquer le décor singulier des églises de l'Auvergne et des églises du Puy qu'en admettant que les architectes de ces monuments aient vu la mosquée de Cordoue. Cette lointaine Cordoue, qui nous semble un monde fermé, n'était pas une ville inaccessible ; des chrétiens y vivaient et y pratiquaient ouvertement leur culte. Quelques-uns de ces Français, qui traversaient si souvent les Pyrénées, sont certainement venus jusque là. Il n'était pas très difficile de pénétrer dans la Mosquée, car les architectes des églises de l'Espagne en ont, eux aussi, imité plusieurs détails. Nos artistes, tout bons chrétiens qu'ils fussent, n'ont pu résister à l'enchantement de cette merveilleuse mosquée qui ressemble à une forêt de palmiers dans une oasis du désert. Il est des détails qui les ont charmés et qu'ils ont emportés dans leur mémoire : la forme d'un arc, d'un modillon, d'une petite cupule creusée dans le marbre, l'alternance des couleurs, la fantaisie des arcs qui se superposent ; et plus tard, ils ont pris plaisir à embellir leurs églises avec leurs souvenirs. » Des pages semblables — qui sont d'un écrivain de race — abondent dans ce volume si attachant où sont magistralement exposés quelques-uns des problèmes les plus importants de l'archéologie médiévale.

J. ALAZARD.